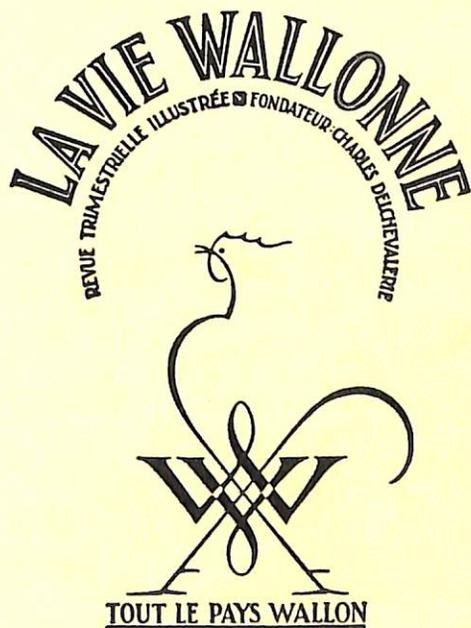
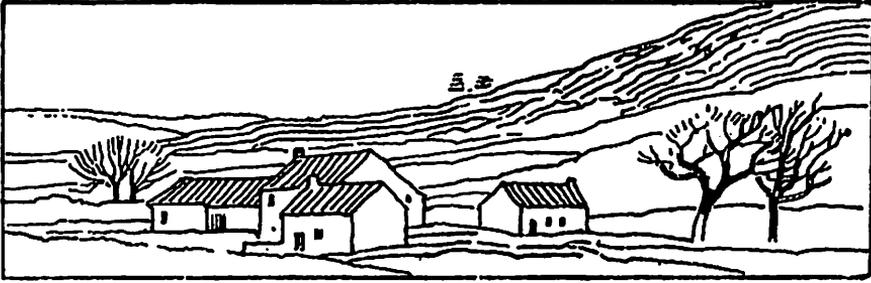


Étienne HÉLIN

Vivre ensemble n'est pas s'intégrer



DIRECTION — ADMINISTRATION : 7, place du XX Août, B-4000 Liège
Éd. resp. : J. D'HEUR, LES AMIS DE LA REVUE « LA VIE WALLONNE », A.S.B.L.



Vivre ensemble n'est pas s'intégrer

Est-il indispensable d'ajouter une pierre à l'édifice, un articulet à l'imposante masse des travaux consacrés par les historiens aux Italiens venus dans notre pays? C'est qu'ils ne sont pas passés inaperçus. Qu'il s'agisse des Lombards, précurseurs médiévaux du capitalisme commercial, ou des dynasties de maîtres-verriers qui, au XVII^e siècle, ont lancé la mode des coupes et lustres à la «façon de Venise». Qu'il s'agisse d'un Alexandre Farnèse qui mérite, lui aussi, le titre de *conditor Belgii* puisque ses victoires militaires nous valurent d'échapper au calvinisme conquérant de nos voisins du nord. Qu'il s'agisse d'une diva qui fit les beaux soirs de l'opéra du siècle dernier... Il ne serait pas difficile d'allonger la liste. Tous, à leur manière, ont contribué à façonner notre mentalité, nos goûts, notre manière de vivre. Certes, tout n'a pas encore été dit quant à l'apport culturel dont nous sommes redevables aux immigrés italiens. Mais, dans l'état actuel des connaissances, l'écart n'en est que plus choquant entre la notoriété du passé et l'ignorance entretenue à propos des contemporains. Tout se passe comme si les centaines de milliers d'Italiens «fournis» aux entreprises belges, s'en étaient strictement tenus à leur fonction économique: sortir le charbon des mines, édifier des bâtiments. Le commun de nos compatriotes aime l'Italie, les peintres de sa Renaissance, la virtuosité de ses sculpteurs et architectes baroques, son *bel*

canto, son cinéma, ses plages aménagées en paradis terrestres, mais il n'imagine même pas que ce fabuleux héritage culturel et surtout cet art de vivre puissent migrer, eux aussi, en fragments ou en symbiose, en produits hybrides ou garantis d'origine. Quelle langue parlent les Italiens? Quels succès récoltent-ils d'abord à l'école, ensuite sur les échelons de la société belge? Vivent-ils entre eux, ou bien les deuxième et troisième générations sont-elles en train de se fondre dans une sorte de creuset?

Depuis toujours la Belgique — et a fortiori la Wallonie — a été un petit pays que sa situation et ses frontières factices prédisposaient à l'ouverture. Jusqu'à la première guerre mondiale, dans leur immense majorité, les étrangers qui s'installent chez nous sont de proches voisins: Français et Allemands, Néerlandais et Grands-Ducaux. Au fond, ils sont aussi peu étrangers que possible, surtout si on se souvient des différents genres de vie qui bariolaient la Belgique d'alors: qu'y avait-il de commun — sinon la hantise d'échapper à la pauvreté de masse — entre un pêcheur d'Ostende et un contrebandier des bords de la Semois? entre un carrier du Tournaisis et une ouvrière du textile de Verviers? Avec le XX^e siècle, le mouvement s'accélère. Non seulement les immigrés accourent en foule (on en recensait 868.757 en 1989), mais surtout ils sont plus «étrangers», Zaïrois, Pakistanais, Philippins. Les Italiens ont été les pionniers dans ce renversement de la conjoncture: même s'ils ont perdu près de 60.000 ressortissants sur les 300.000 qu'ils comptaient en 1970, ils constituent toujours et de loin le contingent alloène le plus fourni puisqu'ils dépassent d'environ 100.000 unités les effectifs des Marocains.

L'usage des mots «unités» et «effectifs» montre à quel point le langage courant se satisfait d'une perception arithmétique forcément superficielle, de cette réalité mouvante, et par là même discutable, qu'est l'intégration. À mon avis, elle est moins l'affaire d'individus que de groupes et de leur aptitude à se subdiviser en strates susceptibles d'accueillir de nouveaux venus ou de retenir des anciens pétris de leurs traditions. En d'autres termes, s'il y a intégration, les uns la concevront comme le passage à travers des salles d'attente, en fonction d'une série de statuts définis par des bureaucrates; les autres y verront une gamme de manières de vivre ensemble, sans cesse à inventer puisque c'est le sort des sociétés qui se

disent «pluri-ethniques». Tirant parti des uns et des autres, c'est-à-dire de la minutie comptable du fonctionnaire et de l'imagination créatrice de l'utopiste, l'historien — surtout s'il est relayé par le sociologue — s'efforcera de recueillir puis d'interpréter les traces de cette intégration aux milles facettes: statistiques officielles et bulletins de ménage, opinions d'instituteurs et souvenirs d'ouvriers pensionnés, chansons ou fragments de romans, car une certaine Italie rêvée est aussi, à sa manière, révélatrice. Tout fait farine au bon moulin.

Par égard pour le lecteur de *La Vie wallonne*, seront favorisés ici les aspects culturels de nos enquêtes; en contrepartie, oserons-nous lui demander de nous aider à les poursuivre? C'est par centaines que se comptent allocutions, brochures, disques, affichettes, sermons, tracts... Nous n'en avons retrouvé qu'une infime partie et le reste peut nous valoir plus d'un démenti. D'avance nous sommes reconnaissants à ceux qui nous en feront part. Mais il faut faire vite: les rangs des anciens s'éclaircissent, la mémoire s'effiloche, les stéréotypes usurpent la place des souvenirs vécus.

*

Les premières vagues

Ne nous méprenons pas sur le titre¹. D'abord, il ne s'agit pas des premiers Italiens — au sens des plus anciens — repérés sur le territoire wallon. Ces précurseurs ont été l'objet d'une foule de recherches, même s'ils n'ont fait que passer. La plupart, en effet, ne sont qu'à-demi sédentaires. Tel est le cas des comédiens, des stucateurs, des religieux, des parfumeurs.

¹ Le meilleur de notre information, nous le devons à Geraldina ROSANIA, *Immigration italienne à Liège, 1890-1910*, mémoire inédit, Université de l'État à Liège, 1983, 182 p. et 4 annexes. L'auteur ne s'est pas contentée de confronter statistiques officielles et listes nominatives d'habitants, elle a interprété les dossiers réunis par la police des étrangers. De la sorte, elle aboutit à une répartition des Italiens selon l'âge, le sexe, l'état matrimonial et souvent l'occupation. La place nous fait défaut ici pour la suivre dans sa patiente et perspicace reconstitution. Il aurait fallu citer surtout les pages et les chapitres qui, au-delà de la description quantitative d'une population, brossent les traits d'une société.

Même les verriers sont rares à s'installer durablement; leurs fournaies sont signalées comme actives pendant quelques années tantôt ici, tantôt là, dans une aire qui s'étend de l'Argonne à Bois-le-Duc. Ensuite, les contingents d'avant la Première Guerre mondiale ne constituent encore que de discrètes vaguelettes; rien de comparable avec le déferlement des hautes marées dont nous sommes témoins. Il n'empêche: d'année en année, les Italiens sont plus nombreux, plus décidés à s'installer avec femmes et enfants, mieux adaptés à toute une gamme d'occupations.

Dans le bloc majoritairement wallon que forment les provinces de Hainaut, de Namur, de Luxembourg et de Liège, en 1884-1889, on n'enregistre qu'une moyenne annuelle de 79 Italiens immigrés contre 53 départs vers l'Italie. En 1900-1904, et en 1920-1927, ces moyennes sont respectivement de 224 et 104, puis de 2.641 et 860. Sur 100 individus de provenance étrangère, on dénombre en Belgique 1 Italien en 1890; 1,8 en 1900; 2 en 1910; 3,5 en 1920 et 20 en 1930. Statistiquement parlant, l'apport italien ne pèse pas lourd. Mais sa progression est rapide et surtout sa localisation est significative. On a raconté que les premiers Italiens auraient été engagés comme terrassiers sur les chantiers du chemin de fer et pour la construction des forts autour de Liège. Le médecin H. Kuborn attribue aux mineurs qui ont creusé le tunnel du Mont Cenis la propagation de l'ankylostomiasis (parasite intestinal). C'est vraisemblable, mais il n'en reste pas moins paradoxal qu'au tournant du siècle, à peine 1% des salariés, que ce soit dans un centre textile comme Dison (faubourg de Verviers) ou dans un centre sidérurgique comme Seraing, sont repérés comme Italiens dans les registres de la population communale. Dans une proportion des trois-cinquièmes par rapport à l'ensemble des Italiens de la province de Liège, ils se concentrent au chef-lieu. Dans ces conditions, rien d'étonnant que les huit-dixièmes y exercent des occupations relevant du secteur tertiaire (commerces, services). Ils n'étaient que 215 en 1890; vingt ans plus tard, ils sont 614 (375 hommes et 239 femmes).

Majorité d'hommes, majorité d'adultes. Le diagnostic posé à partir d'une pyramide des âges aussi déséquilibrée débouche sur une inéluctable alternative: ou bien la colonie italienne de Liège se fond dans la masse des autochtones et finit par disparaître; ou bien elle continue à se renforcer d'apports en provenance de la mère-patrie, la proportion d'hommes adultes

qui souhaitent être rejoints par une épouse restée au pays ou qui se feront rejoindre par une compatriote va croître, et les enfants issus de ces unions assureront la relève des générations. *Grosso modo*, c'est ce qui se produira dans l'entre-deux-guerres, une période que le présent numéro de *La Vie wallonne* laissera entre parenthèses, d'autant plus qu'elle a été traitée en détails par Madame Anne Morelli².

Revenons-en aux années 1890-1910, attentivement scrutées par Madame Geraldina Rosania; au-delà des taux et des courbes — générales donc abstraites —, elle a réussi à faire émerger le vécu quotidien, à commencer par les moyens de subsister.

Le statut le plus confortable en apparence est celui des étudiants. Avant la Première Guerre mondiale, la plupart étaient issus de milieux aisés et se préparaient à des carrières bien rétribuées. L'exception majeure était celle des ressortissants de l'empire des tsars, victimes du *numerus clausus* qui, dans leur pays, discriminait les Juifs et certaines minorités ethniques. Parmi les Italiens, une exception, mais elle a quelque chose d'édifiant. Giuseppe Cesaro (1848-1939) vint à Liège en 1865, pour y apprendre le français et suivre les cours de la Faculté des Sciences. Revers de fortune dans sa famille? Convictions républicaines? Insolence à l'égard d'un examinateur? Toujours est-il qu'on lui coupa les vivres et qu'il se fit répétiteur, mais n'obtint jamais le titre de docteur, ce qui ne l'empêcha pas d'obtenir la grande naturalisation, de devenir professeur à l'Université de 1900 à 1921 et, pendant la guerre, professeur de mathématiques du futur Léopold III.

Les chiffres reflètent mieux le sort du commun des mortels. La majorité des étudiants italiens (84 sur 105, en 1908-1909) s'inscrivent à l'Université de Liège et la plupart suivent les cours de la Faculté des Sciences et de l'Institut Montefiore spécialisé en électrotechnique. À l'époque, le marché italien

² Parmi les livres et articles d'Anne MORELLI, contentons-nous à regret de ne citer que *Fascismo e antifascismo nell'emigrazione italiana in Belgio, 1922-1940*, Rome, Bonacci Ed., 1987, 302 p., ainsi que la direction d'un des trop rares ouvrages généraux : *Histoire des étrangers et de l'immigration en Belgique* [...], Bruxelles, Vie ouvrière, 1992; voir surtout p. 195-206. — L'infrastructure statistique est exposée par M. René LEBOUTTE, «Les migrants en Wallonie, 1836-1930», dans *Revue belge d'Histoire contemporaine*, t. 21, Gand, 1991, p. 313 et suiv.

avait besoin de chemins de fer, de tramways, d'équipements pour les P.T.T. Il connaît les ressources qu'offrent les Facultés liégeoises, lesquelles n'ont jamais été aussi cosmopolites que durant la trentaine d'années précédant 1914. L'enseignement est peut-être analogue à ce qui s'appelle à présent troisième cycle, puisqu'une douzaine d'Italiens sont des officiers envoyés par l'armée et une vingtaine ont déjà un titre de docteur.

Lors du recensement de 1910, c'est-à-dire à la fin de cette première période d'observation, la situation est passablement tranchée, du moins pour les hommes adultes qui déclarent une occupation: un cinquième travaille dans le secteur secondaire (les industries) et surtout dans le bâtiment; près des trois-quarts sont occupés dans le secteur tertiaire (services, commerces), le reste est mal identifié par la police des étrangers qui a tendance à les confondre avec les chômeurs et mendiants.

Parmi les gens du bâtiment, se détachent mosaïstes et vitriers auxquels nous serions tentés d'ajouter les stucateurs du XVIII^e siècle; ils installent leurs propres entreprises aux alentours de la gare principale. Là-bas, les quartiers de Cointe et du Laveu sont en train de surgir de terre. Il est tentant d'imaginer que la vogue des maisons bourgeoises a plus que compensé la défaveur des modes aristocratiques. Celles-ci décrétaient qu'il était de bon ton que la décoration des hôtels patriciens fût confiée à des «ornemanistes» venus de Côme et de la région des lacs. Pourtant il ne manque pas encore de figuristes — marchands de «postures», comme on dit à Liège — qui habitent le centre où, à vrai dire, ils ne cessent de déménager, ce qui est l'indice d'une piètre adaptation. Eux, proviennent surtout de la province de Lucques, en Toscane.

Ils sont plus nombreux que les mineurs, les métallos et les ouvriers peu qualifiés, les terrassiers, par exemple, mais dépassés par les contingents bariolés du secteur tertiaire. L'attention se porte d'abord sur les 43 artistes et musiciens, dont 8 sont ambulants. Hélas pour les Liégeois, ce ne sont plus, comme au XVIII^e siècle, les Italiens qui font leur éducation musicale. Une analyse quantitative des programmes du Conservatoire établit la prépondérance des répertoires français et austro-allemands: sur un échantillon de 1830 œuvres interprétées de 1827 à 1914, il y en a 145 (8%) qui sont

italiennes, tandis que le nombre de solistes n'est que de 6 sur 191³. Les Italiens sont écartés des spectacles les plus prestigieux, donc les plus lucratifs. Ils se rabattent sur les leçons à domicile ou la musique d'ambiance qui accompagne les dîners du *Walhala*, quand ils ne doivent pas se contenter de jouer de l'orgue de Barbarie ou de l'accordéon au coin d'une rue.

Quant aux commerçants, eux, ils commencent comme marchands de crème glacée et, en hiver, vendent des marrons chauds. Ils habitent sur les pentes de la Vieille Ville, en Pierreuse, là où les chambres se louent à la semaine ou au mois. En somme, là où le logement le plus minable est aussi le plus cher. Sur place, la clientèle est trop pauvre. Aussi les marchands de glace se rendent-ils à la sortie des écoles, avec leur carriole décorée de miroirs ou peinte de suaves paysages. Si peu nombreux qu'ils soient, ils réussissent à rester entre eux: en 1900, sur 61 glaciers, 24 travaillent au service de compatriotes. Ainsi se sont implantées quelques durables dynasties. Faut-il y voir un indice de réussite?

Au cœur d'une société wallonne dont le standard de vie, suite à l'industrialisation précoce, est plus prospère qu'au XVIII^e siècle, les Italiens demeurent fidèles à leurs spécialisations traditionnelles: l'alimentation gourmande, les loisirs, le décor de l'habitat. Il ne s'agit pas pour autant d'activités de haut luxe ni de renommée artistique, ce qui serait la consécration du succès.

Madame Rosania a mis en évidence, dans le cas de Liège, ce qui ressort de l'émigration italienne en général, à savoir la mise en place, quasi spontanée, de réseaux avec leurs itinéraires et leurs étapes. En reconstituant par le menu quelques destins individuels, prolongés parfois au long de deux ou trois générations, elle s'aperçoit que l'immigration d'Italie à Liège, n'est parfois que le maillon d'une longue chaîne. En cherchant le lieu de naissance d'un individu, la police des étrangers découvre ses domiciles successifs à l'intérieur de son pays; par contre, elle ignore le plus souvent sa destination une fois qu'il a quitté Liège⁴. On se doute que les

³ Eric CONTINI, *Une ville et sa musique: les concerts du Conservatoire royal de musique de Liège de 1827 à 1914*, Liège, Mardaga, 1990, 203-XVI p.

⁴ Sur 67 individus à propos desquels la documentation est complète, 48 sont natis d'une province différente de celle de leur lieu d'origine. Par

viles industrielles wallonnes, comme les allemandes et les françaises, servaient de tremplin à ceux qui voulaient tenter leur chance plus loin.

Quelques foyers d'émigration sont bien repérés: la province d'Udine d'où sont originaires bien des ouvriers du bâtiment, tandis que les glaciers proviennent en majorité (102 sur 127) du Sud. L'exemple type est celui du Val Comino (aux confins des Abruzzes et du Latium) où la seule commune d'Atina, qui comptait près de 3.000 habitants, en a vu partir 1.021 en 1919 et 1920, la plupart à destination de Boston, mais aussi de Liège, où ils débutent comme marchands de glace et restaurateurs⁵.

Y aurait-il deux types de migrations? Celles des Italiens du Nord — la moitié environ du contingent liégeois — ouvriers qualifiés dès leur départ et qui vont à l'étranger y chercher une promotion, et celles des gens du *Mezzogiorno* qui fuient une misère héréditaire? Dans l'état actuel des connaissances, l'affirmer serait sans doute exagérer le contraste. En revanche, on touche du doigt cette notion de *transiency* (turbulence) banale en un temps — pas encore si lointain! — où le vagabondage et la clandestinité, le chômage et l'absence de toute Sécurité Sociale faisaient de l'existence une aventure quotidienne.

Les Wallons, quant à eux, n'ont pas le tempérament à théoriser sur les droits et les devoirs des étrangers, encore qu'ils ne se privent pas de plaisanteries ou d'insultes qui attestent une hostilité latente. Il est tellement mieux porté de se donner bonne conscience et de prétendre que, si les Italiens d'avant '14 sont venus chez nous, c'est parce qu'ils s'y trouvaient mieux que dans leur pays natal!

Pareil optimisme résiste mal aux faits établis par Madame Rosania. Le continuel va-et-vient des immigrés, le fait que les quatre-cinquièmes des domestiques, des ouvriers peu qualifiés et des marchands ambulants, quittent Liège au cours de la vingtaine d'années d'observation (1890-1910), prouvent qu'il n'y a guère d'adaptation dans le pays d'accueil, et peut-on même parler d'accueil là où il n'y a pas de réussite sociale?

ailleurs, on estimait à trois-cinquièmes la proportion de ceux qui, après être rentrés en Italie, en repartent.

⁵ Jean HOYoux, «Cicéron, Sora, Atina et l'émigration italienne à Liège», dans *Bulletin de la Société Royale Le Vieux-Liège*, t. 11, 1989, n°244-245, p. 513-515.

Reste à remonter aux causes. Les immigrés au tournant du siècle ne sont pas les premiers venus. Ils avaient été précédés par d'autres: Italiens, certes, et peu nombreux, mais déjà issus de différentes classes économique-sociales, en termes plus concrets, différemment armés pour résister au traumatisme du déracinement. Les uns (étudiants, ouvriers qualifiés), même pauvres, ont pour bagage un savoir-faire et espèrent le faire fructifier; s'adapter, même superficiellement, est un moyen de réussir sur place. Les autres (paysans devenus marchands ambulants) vivent dans le provisoire; leur séjour est un tremplin pour partir ailleurs où la chance, peut-être, leur sourira. En aucun cas, la Wallonie d'il y a cent ans, fière de sa suprématie industrielle, n'est un Eldorado comparable, même en tout petit, à l'Amérique où survit le mythe tenace de l'égalité des chances pour ceux qui repartent à zéro. Ici, les classes sociales nous imprègnent en profondeur, au point que la grande plongée qu'est l'immigration ne parvient pas à effacer la marque originelle.

Mesurer pour comprendre

Conclusions sensiblement différentes que celles auxquelles aboutissent le professeur René Clemens et ses disciples sociologues au premier rang desquels se remarquent Madame Gabrielle Vosse-Smal et Monsieur Paul Minon⁶. C'est qu'en un demi-siècle, l'immigration italienne a changé du tout au tout. Elle est devenue massive: dans une région liégeoise qui comptait alors plus d'un demi-million d'habitants, les étrangers intervenaient pour 10,2 % et parmi ces étrangers, les Italiens arrivaient largement en tête (38,7 %). Pour la plupart, ils sont désormais ouvriers dans les mines et carrières, ce qui explique qu'ils soient concentrés dans les banlieues où subsistent encore de gros charbonnages. Deux guerres mondiales ont altéré les politiques économiques. Pour gagner

⁶ *L'assimilation culturelle des immigrants en Belgique. Italiens et Polonais dans la région liégeoise*, X-390 p. + cartes, Liège, Vaillant Carmanne, 1953. — La participation des membres du Séminaire de Sociologie a été dirigé par René CLEMENS; la documentation remonte aux années 1947-1952.

la «bataille du charbon», le gouvernement belge organise l'embauche de chômeurs italiens et de Polonais hostiles à leur démocratie populaire. Bref, on compte sur l'intervention des pouvoirs publics tandis que fonctionnaires, syndicalistes et patrons, prêtres et instituteurs, médecins et urbanistes sont brusquement placés devant une situation sans précédent et qui déclenche des réactions en chaîne. Comment faire vivre ensemble et sans transition des Italiens, des Polonais, des D. Ps (*Displaced Persons*) qui hier encore débarquaient par trains entiers et avant-hier étaient déracinés de leurs villages?

On n'a guère prêté d'attention à la manière de prendre à bras le corps un problème urgent. À Liège, on en est redevable à René Clemens. Il faisait mine de s'étonner: «Je ne vois pas de quel droit les professeurs décrètent qu'un problème, parce qu'il est d'actualité, n'est plus de la compétence des scientifiques!» Cinq ans de captivité en Allemagne l'avaient aidé à prendre ses distances à l'égard d'une certaine sociologie théoricienne et aseptisée qui avait sévi en France surtout. Sans faire table rase des enquêtes antérieures (cfr la bibliographie critique des pages 375 sv.), sans négliger ni la définition des concepts ni les prémisses logiques, il préconisait désormais l'enquête sur le terrain, avec un attirail qui, autour de 1950, n'était pas encore banal: études de cas et vérification de leur comparabilité, questionnaires et échelles d'attitudes, tableaux et tests de la signification des différences...

Dans la région liégeoise, on mit en place deux batteries de comparaisons: entre Italiens et Polonais, et entre la vieille immigration (avant 1939) et la nouvelle.

Tout au long de l'enquête, la préoccupation de mesurer reste omniprésente. Pour connaître, par exemple, l'aptitude des étrangers à s'adapter à de nouvelles machines, on ne fera pas uniquement confiance aux impressions des contremaîtres ou des camarades d'atelier, on analysera les statistiques relatives à la fréquence et à la gravité des accidents de travail. Rien de tout cela n'est indifférent quand on s'efforce de cerner les facteurs en jeu lors de l'assimilation: ils sont noués les uns aux autres dans un tissu de corrélations. La réussite sociale consacre le plus souvent une assimilation à la société ambiante et, à son tour, celle-ci implique une bonne assimilation des normes culturelles dominantes ou, à tout le moins, communément admises.

Impossible ici, faute de place, de reprendre en détail les démonstrations. En matière culturelle, l'assimilation est jaugée à la fois selon des critères relativement objectifs (langues parlées et avec quels interlocuteurs; habitudes alimentaires⁷; fréquence et durée de retour au pays; homogamie et endogamie surtout) et selon des opinions (syndicalistes et cadres de l'entreprise, aumôniers, instituteurs).

À quarante ans de distance, on a peine à se figurer ce qu'avait de novateur une démarche qui misait sur la pluralité des méthodes et des points de vue. Un travail en équipe, un vrai (le contraire de cette caricature qui consiste à juxtaposer de petites ambitions) se substituait au sacro-saint individualisme qui imprégnait alors l'Université. Aux séminaires de René Clemens, j'ai respiré l'air d'une large ouverture, j'allais dire d'une libération. En ce qui concerne l'assimilation des étrangers, les résultats s'amoncellent tout au long des 400 pages de textes denses et fouillés. Nous ne ferons état ici que des processus d'altération des comportements (p. 366-367); on a l'impression d'assister au démontage d'un moteur... Quelques pages plus loin, on voit poindre une future Europe née des courants d'échanges de travailleurs.

Pour nous en tenir aux Italiens fraîchement immigrés (vers 1950), il faut bien convenir que l'assimilation culturelle est loin d'être toujours synonyme de réussite. Ils semblent pourtant s'en tirer mieux que les étrangers d'autres nationalités. La distance culturelle par rapport aux Wallons est moindre, les inter-mariages sont plus fréquents; meilleure aussi est l'aptitude à se risquer dans d'autres métiers que ceux de la mine. L'enquête révèle en outre que les Italiens de la première génération admettent que leurs enfants auront, grâce à l'acculturation scolaire, de meilleures chances de réussite. En d'autres mots, en reportant sur les enfants leurs ambitions, ils prennent le Temps pour allié, et instinctivement misent sur le long terme. Faut-il y voir une sorte de sagesse populaire passée à l'état de réflexe? Les pouvoirs publics n'en ont jamais tenu compte dans l'élaboration d'une politique d'accueil et, obnubilés par des impératifs économiques d'une bataille du

⁷ Le changement n'est pas unilatéral. Vers 1950, à peu près tout le monde utilisait le sobriquet de «macaroni» pour désigner les Italiens. Depuis lors, les Wallons à leur tour font une abondante consommation de pâtes. Quelques camarades de travail disent encore *mâgneus d'teups* (mangeurs de tubes).

charbon qu'il fallait gagner coûte que coûte, ils ont ignoré purement et simplement le diagnostic des sociologues.

Le travail d'enquête est à présent devenu la pâture des historiens. Ceux-ci, dans la masse de documents assemblés avec autant de soin que de clairvoyance, ne voient pas autre chose qu'un instantané surpris dans une évolution si longue et si lente que les sociologues sont bien excusables d'avoir «fait comme si» elle était arrêtée.

Coexistence dans le silence

L'enquête du Séminaire de Sociologie dégage l'indispensable vue panoramique sur l'immigration des ouvriers italiens autour des années 1950. L'accord intergouvernemental du 23 juin 1946 avait assigné le cadre juridique à l'intérieur duquel se déroulent les négociations ultérieures et notamment les interventions de FÉDÉCHAR, la puissante organisation patronale. Les œuvres chrétiennes en premier lieu, qu'elles soient caritatives ou syndicales, mais toujours inféodées à la *Democrazia cristiana*, les initiatives patronales, plus tardivement et parfois clandestinement les syndicats communistes prirent la parole et s'érigèrent en défenseurs des mineurs italiens, le plus souvent par des journaux rédigés en italien. Statistiques officielles, enquêtes privées, contrats en bonne et due forme, discours explicitement ou discrètement sous-tendus par la propagande politique, tous amoncellent avis, récriminations, avantages à revendiquer. Point n'est besoin d'apprendre à lire entre les lignes pour y recueillir une surabondance d'informations. Pourquoi ne pas s'en contenter?

C'est que l'immigration italienne n'a rien de monolithique⁸. En 1946, les trains débarquaient leur chargement de futurs ouvriers du fond de la mine, des hommes dans la force de l'âge, à proximité immédiate des charbonnages du sillon

⁸ L'essentiel de la documentation de ce chapitre et ses résultats les plus originaux proviennent du mémoire de licence en Histoire intitulé *Contribution à l'étude des mouvements migratoires en Belgique. L'immigration italienne à Ghlin, 1946-1956*, Université de Liège, 1981, 311 p. L'auteur en est Madame Christine PINCHART-PINI, à qui nous adressons de vifs remerciements.

Sambre et Meuse. Il n'a pas fallu des années pour qu'ils réussissent à essaimer, à se faire rejoindre par femmes et enfants, à ouvrir par ci par là une boutique, un bar-café. Surtout, ils se sont ingénies à trouver du travail, selon les ressources de l'endroit ou d'une ville voisine. De là, toute une gamme d'expériences individuelles qu'il serait naïf d'attribuer à la malchance de l'un ou à la débrouillardise de l'autre, mais où l'improvisation initiale a investi les autorités locales d'un rôle auquel rien ne les préparait. Une fois de plus, la Belgique peut être perçue, non comme un royaume unifié, mais comme un agglomérat de petites républiques — il y avait alors 2.359 communes — dont le souverain était le bourgmestre, d'autant plus entreprenant que les finances communales étaient plus prospères.

Les archives communales auraient dû garder la trace des initiatives prises par les autorités et refléter un point de vue qui n'est ni celui des patrons, ni celui de la presse syndicale. Dans des domaines tels que l'assistance publique et l'hospitalisation, le logement et l'hygiène, les écoles et les marchés, sans cublier évidemment la population et la police des étrangers, chaque commune est censée accumuler de volumineux dossiers. En application de la loi du 30 décembre 1975, le nombre de communes est ramené à 589. Juridiquement, les communes «fusionnées» voyaient leur patrimoine et a fortiori tous les documents qui fondent l'état civil et les droits de leurs administrés, dévolus aux nouvelles «entités» administratives. On sait ce qu'il en advint: au fur et à mesure que les anciennes maisons communales tombaient à l'abandon et que leurs fonctionnaires étaient pensionnés, plus personne ne retrouvait la trace des collections. Les étrangers, toujours suspectés d'instabilité et dépourvus des mêmes droits que les Belges, risquaient fort de devenir les premières victimes de ces destructions aveugles. Il fallait tenter une sorte d'opération de sauvetage. Comme la première richesse d'une commune est sa population et qu'en matière démographique le chapitre le moins élucidé est celui des migrations, de jeunes historiens ont choisi d'en faire l'objet de leur travail de fin d'études. S'ils ont souvent accordé la priorité aux Italiens, c'est que ceux-ci formaient le contingent le plus étoffé: impossible qu'ils passent inaperçus, peu de risques qu'ils soient atypiques. Dans le cadre d'une licence en Histoire, il n'est pas question d'entreprendre une enquête exhaustive, mais il importe de faire

œuvre de critique à l'égard de ses principales sources d'information, en l'occurrence les registres des étrangers. Par ailleurs, l'occasion était belle de confronter données administratives et souvenirs transmis oralement.

Ghlin est un gros village (6.911 habitants en 1961) dans la périphérie de Mons, qui s'est industrialisé (carrières, houillères) au XIX^e siècle, et où 864 Italiens (603 hommes, 261 femmes) sont arrivés entre juin 1946 et 1957. Pas de brusque afflux, si ce n'est en 1947, où le total des hommes atteint 121. Les années de maxima (1947-1948 et 1952-1953) semblent coïncider avec des phases de haute conjoncture, ce qui n'est pas le cas des femmes, dont les contingents annuels fluctuent moins. En 1947, l'afflux des hommes survient en janvier-février puis en juin. Dans la suite, il est moins marqué et, pour les femmes, la fluctuation saisonnière est peu apparente. Cela tient au fait que les quatre cinquièmes d'entre elles sont mariées et ne viennent pas à Ghlin pour y trouver du travail. Le délai entre les arrivées des conjoints fluctue entre 0 et 7 ans, mais d'habitude les couples se rejoignent après 5 à 18 mois. Presque tous les enfants de moins de 15 ans (193 filles et 201 garçons) arrivent avec leur mère. Le tableau des provenances fait ressortir la surprenante participation de l'Italie septentrionale: Vénétie (22 individus dont 146 de la seule province de Belluno), Émilie-Romagne (74 individus), Lombardie (37 individus). Les méridionaux ne sont ni assez nombreux ni assez homogènes par leurs origines pour donner le ton. Mais comme leurs femmes se marient plus jeunes, elles sont aussi plus fécondes. On sait qu'en trente ans à peine, la dynamique démographique à fort changé et les Italiennes sont à présent les moins prolifiques de l'Europe des Quinze. Certes, l'étude devrait être prolongée dans le temps, ce qui permettrait de suivre la proportion d'inter-mariages (Belges - Italiens, Italiens - autres immigrés, etc.)⁹. La documentation communale se prête mal à investiguer le chômage, la formation de bandes de jeunes, la criminalité. Enfin et surtout, l'enquête orale esquive les échecs caractérisés ou les refus de l'assimilation: ils se sont traduits par des retours au pays.

⁹ Le mémoire de Madame Christine Pinchart-Pini, achevé en 1981, n'a pu bénéficier des résultats d'études analogues publiées dans le n° spécial de la *Revue belge d'histoire contemporaine*, t. 21, Gand, 1990. On y sera attentif aux difficultés inhérentes aux statistiques, que commente Anne MORELLI, *L'appel de la main d'œuvre italienne pour les charbonnages [...]*, p. 126-130.

Certains comportements demeurent ambigus. Les voyages en Italie, par exemple, restent fréquents même après que les immigrés ont acquis ou construit leur maison. Faut-il y voir la naturelle persistance des liens familiaux ou les préparatifs en vue d'un retour définitif? Comment interpréter, par ailleurs, le fait que la plupart des Italiens de Ghlin continuent à habiter la Cité, sarcastiquement appelée «le Petit Paris»? Besoin de se sentir entre soi parce qu'il n'y a sur place qu'un seul magasin italien et que les «sorties» se passent à Mons?

Il est caractéristique que Belges et Italiens se fréquentent peu sauf, si l'on est très pauvres, entre voisins ou, si l'on est mineurs, pour fêter Sainte-Barbe. Il n'est guère question des débouchés¹⁰; la vie chère, les salaires, les primes, les avantages en nature sont passés sous silence. Tout se passe comme si des pans entiers de la réalité quotidienne avaient déjà dévalé sur les pentes de l'oubli. Ce qui ne nous dispense pas de nous interroger sur ces mécanismes de tri et de sélection qui opèrent dans la mémoire, mais à l'insu des témoins. Ne serait-ce pas parce que, dans le vécu quotidien des Italiens de Ghlin, tout est si normal, qu'il manque de points d'ancrage, d'événements exceptionnels, repères indispensables afin que la routine, les habitudes et le long cortège des convenances tacites émergent de l'océan du non-dit? Dans un livre admirable, Gérard Bouchard a naguère évoqué la vie profonde du *Village immobile*, enfoui dans la Sologne du XVIII^e siècle. Les immigrés italiens n'auraient-ils pas été phagocytés par nos «faubourgs immobiles» des années 50 et ce, d'autant plus aisément qu'ils ne se singularisent guère? Ils arrivent par petits contingents, souvent rejoints par des familles qui, elles, ne voyagent jamais en convois. Les enfants s'adaptent bien à l'école primaire et sont prompts à manier les deux langues. On signale les habituels tiraillements entre gens du *Mezzogiorno* et ceux du Nord, mais la cohésion est restaurée lors des fêtes: dévotions à la Madone le 15 août; rituelles beuveries le 4 décembre, pour fêter sainte Barbe, patronne des mineurs. En comparaison, le militantisme politique semble pâlot. Si, à l'origine surtout, la *Democrazia cristiana* n'hésite pas à se manifester, elle ne réussit pourtant pas à redresser le niveau de la pratique religieuse. Nulle part l'appartenance à une même Église ne se traduit par une action commune. Si, dans les

¹⁰ Le registre des étrangers n'a pu être consulté au-delà de 1956.

hautes sphères, les dirigeants partagent les mêmes convictions politiques, le commun des immigrés n'a ni droit ni voix au chapitre. Au total, les contacts sont rares et superficiels, mais on ne signale pas de heurts.

Le devoir accompli... par la mère

Jusqu'à présent, il a été question des immigrés italiens comme s'ils formaient une communauté. Même langue, même religion, même culture, même sentiment d'appartenance à une patrie, fût-ce pour en combattre le régime (comme ce fut le cas dans l'entre-deux-guerres), même contrainte exercée par un sous-emploi structurel. Ces ressemblances agissent d'autant plus profondément qu'elles exercent une pression anonyme. Suffisent-elles à structurer une communauté digne de ce nom? Autrement concrètes, vivantes, prégnantes, sont les étroites cellules qui nous englobent, souvent depuis la naissance jusqu'à la mort: la famille étendue (plus de deux générations vivant sous le même toit) ou nucléaire (parent avec ou sans enfants) et, de nos jours, couples non-mariés plus ou moins stables. Longtemps en Occident, la famille nucléaire a prévalu. Même si, au début de l'immigration italienne, les jeunes célibataires ont afflué dans les mines belges, l'alignement sur les normes traditionnelles a fini par faire pencher la balance en faveur des modèles familiaux répandus en Belgique.

Selon quel calendrier? Avec quelles nuances et exceptions? On n'en sait trop rien car les cas correctement observés ne sont pas encore assez nombreux pour autoriser des généralisations. Madame Bernadette Bawin¹¹, qui mène une enquête de grande envergure à ce sujet, nous expliquera bientôt dans quelle mesure la mobilité, qui ne cesse d'agiter la société ambiante, oblige Wallons et immigrés, pauvres et nantis, à s'adapter à de nouveaux modèles familiaux. On n'aura pas recours ici à des tableaux statistiques, mais à des récits individuels, la plupart

¹¹ Enquêtes de Madame Bernadette BAWIN, *Passel Studies on Belgian Households*. Série de questionnaires intitulés *Feuilles de Contact*, Université de Liège, 1993-1995. Synthèse intitulée *Transferts, flux, réseaux de solidarité entre générations* [...], Université de Liège, Services Fédéraux des Affaires scientifiques, techniques et culturelles, Bruxelles, 1995, 164 p.

autobiographiques, dont on a respecté non seulement le vocabulaire mais les tournures, tantôt crues tantôt embarrassées, et surtout les proportions attribuées aux différentes parties du discours. Bornons-nous à rappeler que la trame n'a pas été arrangée à des fins de démonstration sociologique. Au passage, il faut saisir ici la chronologie d'un enracinement; là-bas, les étapes d'une réussite qui fonde une hiérarchie des valeurs; plus loin enfin une sorte de morale implicite.

Je m'occupais comme je pouvais¹²

Je suis née en 1933 dans un petit village de Sicile. On était quatre enfants à la maison: trois filles et un garçon. J'étais la dernière. Il y avait huit ans entre mon frère et moi, qui étais la troisième. Mon père qui était invalide de guerre (de la première guerre), tenait un magasin de tabac. On y vendait aussi du sel. Tous les produits de l'État. C'était un monopole. Ma mère aidait dans le magasin.

J'ai fait mes études primaires dans mon village en Sicile. En Italie, on ne fait que cinq ans de primaires. Après mes primaires, je suis restée à la maison. Je faisais de la broderie, du raccommodage, j'aidais maman qui travaillait au magasin. Je m'occupais comme je pouvais.

Je suis restée comme cela jusqu'à vingt-deux ans. Ma sœur aînée, qui avait douze ans de plus que moi, avait épousé un carabinier, mais, il était mort à la guerre et elle était veuve. Mon autre sœur était, venue en Belgique avec son mari qui était mineur. Mon frère est le seul qui a fait des études. Il a fait des études de géomètre. À cette époque, les filles ne faisaient pas d'étude. Dans une famille, on misait tout sur le garçon.

Quand j'ai eu vingt-deux ans, ma sœur qui était en Belgique m'a invitée à venir passer des vacances chez elle, comme touriste. À cette époque, on ne pouvait pas rester en Belgique sans travailler plus de deux semaines et puis, encouragée par ma sœur, j'ai eu envie de

¹² Nous reproduisons les passages d'interviews réalisés par Madame Bernadette BAWIN-LEGROS dans sa thèse de doctorat en Sociologie, *La mobilité sociale des femmes: de la (re)production à la production*, t. II, p. 382-484, Université de l'État de Liège, 1979. Nous la remercions chaleureusement de nous y avoir autorisé. De rares omissions suffisent à empêcher d'improbables tentatives d'identification des personnes. Les quelques commentaires sont de nous. Ils se bornent à la situation de quelques Italiennes et n'interfèrent en rien avec le thème central qu'est la mobilité des femmes.

gagner un peu d'argent. Je n'avais pas beaucoup d'argent à moi, le voyage avait coûté cher et puis, vous connaissez les jeunes filles, j'avais envie de m'acheter des choses.

Je n'avais pas beaucoup de choix dans le travail que je pouvais faire. Pour travailler en usine, il fallait être depuis cinq ans en Belgique. Je suis allée trouver le curé qui s'occupait des Italiens en Belgique et je lui ai demandé de me trouver du travail. C'est comme cela que je suis entrée comme servante à domicile dans une famille d'Angleur. Je devais garder quatre enfants, dont l'aîné avait huit ans. La dame était très spéciale. Elle partait tout le temps, rentrait tard, et moi, j'avais quatre enfants sur les bras. C'était une grosse responsabilité, surtout que je ne connaissais pas le français. C'était les enfants qui m'apprenaient, mais j'avais de la bonne volonté. Je demandais aux enfants qu'ils me montrent les objets du ménage et qu'ils me disent les mots après.

Je suis restée chez cette dame huit mois. Je suis partie parce qu'elle m'avait annoncé qu'elle partait en vacances trois semaines et qu'elle me laissait les quatre enfants. J'ai trouvé que c'était vraiment exagéré. Je suis allée à la maison communale pour voir si je pouvais avoir ma carte d'identité. Quand j'ai été sûre de pouvoir l'avoir, j'ai dit à la dame que je partais. Elle m'a traitée de «bandit sicilienne». Alors, moi, j'ai pris mon tablier et je lui ai dit: «Madame, j'avais l'intention de rester chez vous encore huit ou quinze jours, le temps que vous trouviez quelqu'un d'autre; mais, puisque vous m'insultez, je pars sur le champ» et, comme cela, je suis partie. C'était dégoûtant, j'étais si gentille avec ses enfants, surtout le plus petit qui avait huit mois. Elle n'a pas compris que je ne pouvais pas rester toute seule trois semaines avec ses enfants; j'étais sans expérience. Je n'ai jamais su ce que son mari faisait. Il travaillait tard et il voyageait beaucoup. Il était rarement à la maison.

Je suis retournée chez ma sœur qui vivait à Cheratte; son mari était mineur là et je suis restée un peu chez elle. Mais il fallait que je trouve du travail, car je ne pouvais pas vivre sur le dos de ma sœur. Ma sœur ne travaillait pas à ce moment-là; elle élevait ses petits enfants. Elle a commencé à travailler quand ses enfants ont été plus grands.

Ma sœur m'a dit alors que je pourrais peut-être avoir une place chez le médecin du charbonnage car la personne qui était chez lui allait se marier et partir. Comme je ne pouvais pas rester sans argent, je suis allée travailler un mois dans une usine de confiture à Argenteau, mais je travaillais toujours sans permis et je savais que je ne pourrais pas rester là. Quand j'ai appris que la fille chez le médecin était partie, je suis allée tout de suite me présenter et j'ai eu la place. C'était une bonne place. C'était déjà un médecin plus âgé. [...] Il n'y avait pas tellement de travail et on me traitait très bien. Je

logeais là, je me levais à sept heures, je faisais leur déjeuner et puis j'allais ouvrir la porte aux personnes qui venaient. Je suis restée là jusqu'à mon mariage.

Une enfance et une jeunesse qui s'écoulent dans un village sicilien: petits travaux occasionnels, pas d'attachement manifesté à l'égard des gens et du pays. Laissons aux touristes découvertes et émerveillements. Partir est le lot commun. À l'égard de la Belgique, ni enthousiasme ni répulsion. Mais il faut des papiers en règle et avoir un travail. Affaire de chance — l'hospitalité d'une sœur — mais surtout de débrouillardise: l'entremise d'un aumônier italien. Malgré la barrière de la langue, le métier de servante est le passe-partout des débutantes. Là, comme ailleurs, les abus larvés dégénèrent en conflit: rupture, insultes, première et d'ailleurs unique algarade entre l'Italienne et sa patronne belge.

Personne ne nous a aidés [...].

Aujourd'hui, j'ai tout

J'ai rencontré mon mari là-bas, car juste en face de chez le médecin il y avait un hôtel qui logeait des ouvriers étrangers qui étaient seuls sans leur famille. Mon mari est venu deux ou trois fois pour se faire soigner car il s'était blessé au charbonnage, et c'est comme cela que je l'ai connu. On s'est parlé un peu, puis on s'est vu plus régulièrement et on s'est marié après un an.

Je l'ai épousé parce que je l'aimais. Ah, c'était terrible, je ne l'ai jamais regretté. J'ai eu un bon mari; je souhaite que ma fille trouve un homme comme son père. Quand on s'est marié, je suis partie de chez le médecin. J'ai loué une maison dans la cité du charbonnage et on s'est installé. Mon mariage ne s'est pas passé comme les mariages d'aujourd'hui; pas de liste de mariage, pas de cadeaux, non, un petit dîner chez ma sœur, c'est tout. Je peux vous dire que tout ce que j'ai dans mon ménage, et vous pouvez voir j'ai tout, tous les appareils, on l'a acheté avec notre travail à mon mari et à moi. Personne ne nous a aidés. Tout doucement j'ai acheté; aujourd'hui, j'ai tout, ma maison, mon ménage, la voiture...

Dix mois après mon mariage, j'ai eu la petite. Je ne voulais plus travailler, je voulais élever mes enfants. Mon mari gagnait assez pour nous faire vivre et je pense que les enfants sont mieux élevés quand ils sont élevés par leur maman. Les crèches, c'est rien de bon. Une maman doit élever ses enfants quand elle peut. Je sais que beaucoup de femmes doivent travailler parce que leur mari ne gagne pas assez. Moi, j'ai eu la chance de pouvoir le faire parce que mon

mari gagnait assez et qu'il était travailleur. Il s'est sacrifié, a été travailler le samedi et le dimanche pour que je puisse rester à la maison.

Je trouve injuste qu'une maman qui a des petits enfants doive aller travailler. Au lieu de payer des jeunes filles au chômage, on devrait les envoyer travailler et donner aux mamans ce qu'on donne au chômage. Inverser, quoi! Quand je vois qu'on lève les enfants à cinq heures et demie du matin pour les amener à la crèche, cela me fait de la peine. On sacrifie les enfants.

Quand ma fille a été en âge d'aller à l'école, je suis retournée un peu travailler comme femme d'ouvrage. Je faisais quelques heures le matin à gauche à droite pendant qu'elle allait à l'école. À midi, j'allais la rechercher. Comme cela, elle ne sentait rien; moi, je m'occupais un peu. J'ai fait cela jusqu'à la naissance du garçon, puis je me suis de nouveau arrêtée jusqu'à ce qu'il soit en âge d'aller à l'école. Quand il a commencé l'école à trois ans, j'ai repris quelques heures de travail. J'ai fait cela jusqu'il y a trois ans. Mais, il y a trois ans, on a décidé de faire bâtir une maison, et, comme cela coûtait cher et qu'on n'avait pas assez, j'ai dit à mon mari que j'irai travailler à la Fabrique Nationale d'Armes [à Herstal]. Ce n'était que juste que je l'aide puisqu'il avait tant travaillé quand on était plus jeunes. On a fait le contrat pour la maison en décembre, il y a trois ans; en janvier, j'ai commencé à la F.N.

Notez qu'on aurait peut-être pu construire quand même sans mon salaire, mais on n'aurait pas eu une si belle maison. Maintenant, grâce à mon travail, on a la maison qui nous plaît: je ne voulais priver personne. Je voulais qu'on continue à vivre de la même façon, manger, boire, que les enfants ne manquent de rien. C'est pas vraiment la nécessité qui m'a poussée à travailler, mais plutôt le désir de faire tout au mieux. J'ai choisi la F.N. parce que c'était le seul endroit où je pouvais aller. C'était pas loin de chez moi et puis c'est une des seules usines qui engagent des femmes sans qualification. Je travaille à la cartoucherie. J'ai directement été là dès que j'ai été engagée.

Je déteste le travail à la F.N.; pas tellement pour le travail, qui est propre (on peut travailler sans tablier), mais pour l'ambiance. On travaille par équipes de plus ou moins trente femmes chaque pause; donc, en tout, on est soixante quand tout le monde est là, bien sûr. Mon travail consiste à réviser les cartouches qui arrivent de la fabrication. Chaque fois qu'il y en a une de contrefaite, il faut l'écartier. Quand on fait une erreur, on paie une amende, surtout pour les amorces. C'est 100 francs l'amende pour une mauvaise amorce. Il y a une contrôleuse qui vérifie ce qu'on fait, en gros, pas en détail. Je travaille aux armes de guerre. Je n'aime pas la F.N., c'est vulgaire.

Moi, j'ai été habituée de travailler chez des gens qui avaient de bonnes manières. À la F.N., on crie tout le temps, on est grossier.

Le travail d'usine, il faut commencer tout jeune; alors, on s'endurcit, mais moi, à mon âge, c'est trop tard, mon caractère est fait; je ne saurais jamais gueuler comme certaines femmes le font. J'ai peur, quoi. Il y a des femmes qui sont là depuis vingt ans; elles ont fait leur vie là; alors, elles s'amuse bien, elles ne s'en font pas; car je vous assure que c'est très sévère; pour un rien, on est envoyé chez le chef. J'ai peur de me faire gronder. Je voudrais être parfaite. Je ne m'amuse pas, parce que je ne suis pas endurcie. Et puis, en plus, il faut dire que les femmes se jalourent l'une l'autre. C'est comme cela partout où il y a des femmes, même dans les bureaux.

Je me tiens à l'écart de la vie de l'usine. Je ne vais pas aux réunions syndicales. Je suis syndiquée parce qu'il faut bien, mais, quand il y a des réunions, je ne monte jamais. Je reste en bas, je tricote, ou je lis un magazine. J'arrête ma machine par solidarité, mais je ne vais pas aux réunions.

Pour le moment, je suis en congé de maladie. J'ai été opérée il y a huit mois et je suis à la mutuelle. J'attends que le médecin me convoque. On verra bien. S'il veut que je recommence, je recommence. Pour le moment je me repose tant que je peux, je reste avec mes enfants.

L'échelle des valeurs apparaît lumineusement. Un bon ménage, tout y va de pair: mari exemplaire, appareils, maison neuve, voiture... Avec les enfants surgissent les premiers embarras du choix: ne pas les confier à une crèche, c'est renoncer à un gagne-pain; surveiller leurs devoirs, leur inculquer le sens de l'horaire, c'est leur refuser les gâteries qu'obtiennent leurs condisciples. Au bas de l'échelle, l'image inversée d'une honnête famille: la grande usine, le seul «choix», sous-entendu pour gagner plus qu'une servante. Mais à quel prix! Travail par équipes, amendes à la moindre négligence, «on crie tout le temps», «les femmes se jalourent l'une l'autre», «je suis syndiquée parce qu'il faut bien». Le récit se réfère à la période antérieure à la longue «grève des femmes» de 1966, dont même les militantes gardent pourtant un souvenir mitigé.

*Les Italiens, quoi qu'ils fassent,
ne sont jamais acceptés*

Pour les enfants, maintenant, cela va parce qu'ils sont plus grands; et puis leur papa est à la maison. Mon mari est pré-pensionné puisqu'on a fermé le charbonnage de Cheratte. Il peut les surveiller et puis s'assurer qu'ils font leurs devoirs. Il fait les repas pour les enfants quand je fais deux - dix et puis pour moi quand je rentre.

Quand on travaillait tous les deux, c'était un calvaire. Mon mari a toujours fait deux - dix; la semaine de six - deux, on ne se voyait pas. Les enfants restaient seuls. Moi je pense que c'est pour cela que ma fille a raté un an. C'est curieux, elle travaillait bien, et puis, l'année où j'ai commencé à travailler, elle a raté. Je crois que c'est à cause du travail. On ne savait plus la surveiller. Quand on n'était pas là, elle perdait du temps à bavarder et, en plus, elle faisait les repas pour elle et son frère. Cela a été fort dur pour elle car en plus, elle avait eu l'habitude d'être dortolée. Et puis, dans la cité, il y avait beaucoup de camarades pour bavarder. Quand j'étais là, et jusqu'à douze ans, elle allait au lit à sept heures, pas de télévision, rien.

Quand elle a raté, on l'a changée d'école. Elle était à l'athénée de Visé; maintenant, elle est à Herstal. C'est tout près, elle peut aller à l'école à pied. On a acheté dans ce quartier-ci parce que le terrain était bien et bon marché, et puis on s'est rendu compte après, que l'athénée était tout près. C'est vraiment un coup de chance. Maintenant les deux vont là. C'est très bien, ils peuvent venir manger à midi.

Ma fille, c'est ma grosse déception. J'ai toujours fait des rêves pour elle. J'ai rêvé qu'elle fasse des études parce que moi je n'en avais pas faites et aussi pour qu'elle ait une situation respectable, mais malheureusement, elle veut arrêter cette année ses humanités, et elle parle tout le temps de retourner en Italie. Elle ne se plaît pas vraiment en Belgique, ses camarades lui répondent «Sois contente que la Belgique t'ait nourrie». Mais c'est tout à fait injuste; ce sont ses parents qui l'ont nourrie avec leur travail.

Maintenant, elle est en 4^e économique; elle a dix-huit ans, elle veut arrêter les humanités. C'est quand même mieux qu'aller à l'usine.

J'aurais voulu qu'elle soit bien placée dans la société. Moi, j'aurais bien voulu, mais la place c'était pour le garçon. Maintenant les filles ont leur chance, c'est dommage qu'elles ne la prennent pas. Surtout qu'elle travaillait bien.

Je voudrais qu'elle se marie. Je voudrais qu'elle trouve un homme comme son père, pas quelqu'un qui la batte, ou qui boive, ou qui coure les autres femmes.

C'est elle qui a choisi ses études; nous, on n'était pas capables d'intervenir; elle a fait ce qu'elle voulait. La chance joue beaucoup dans la vie; j'espère qu'elle en aura malgré qu'elle ne fera pas d'études.

Mon fils fait ses latines; il vient de commencer. Jusqu'à présent, cela va. C'est lui qui a voulu, pour faire comme ses camarades, et puis, à l'athénée, c'est mieux vu de faire ses latines. J'attends, il est jeune. Moi, j'aimerais qu'il soit professeur. C'est un beau métier, mais il est trop jeune pour dire quoi que ce soit.

La réussite n'est pas complète, mais désormais les affres de l'incertitude viennent des enfants, même si c'est la mère qui se met en cause: horaires de travail mal synchronisés, manque de surveillance, échec scolaire, rêve de reproduire, en mieux, l'ascension des parents. Il n'empêche que le verdict est prononcé par une étudiante de la deuxième génération: «Retourner en Italie... Les Italiens [...] resteront toujours des étrangers». À tort ou à raison, l'assimilation est perçue comme un échec. Le Temps n'arrange pas tout.

C'est le destin

Je suis une mère poule. Chaque fois que mes enfants ont cinq minutes de retard, je suis affolée. Je ne sais pas si on peut être heureux sans enfant; moi, je n'aurais pas été heureuse sans. Et puis, on a un but pour travailler. À quoi cela sert d'avoir travaillé, d'avoir une maison, et puis de ne la laisser à personne. Les enfants, c'est un but. La maison, on l'a faite pour les enfants.

Je n'ai pas eu la même vie que maman, mais c'est une autre époque aussi. Elle faisait son pain elle-même; maintenant, ce n'est plus nécessaire. Maintenant, on est gâté, on a la voiture pour ses courses. Avant, on faisait des kilomètres pour avoir de la viande, mais ce n'est pas pour cela qu'elle [maman] était plus malheureuse. Les enfants seront encore plus gâtés que moi.

Je me plais en Belgique, mais ce qui me manque, à mon mari et à moi, c'est la famille. Mon frère qui est géomètre vit à Palerme. Ma sœur, qui est veuve, vit dans notre village. Il y a heureusement ma deuxième sœur qui est en Belgique, elle travaille à la F.N. depuis dix-sept ans.

Du côté de mon mari, ils sont tous encore en Italie. Il y a que mon mari qui est venu ici. C'est le destin. Tous les frères et sœurs de mon mari – ils étaient neuf – sont bien installés en Italie.

Mon mari est venu parce qu'il était jeune, qu'il aimait voyager, qu'il voulait voler de ses propres ailes. Moi, je suis restée parce que j'étais tentée par l'argent et, comme cela, on s'est rencontrés, c'est le destin. En Italie, on ne se serait jamais rencontrés, moi je suis Sicilienne, lui est du Nord.

On retourne en Italie assez souvent quand même, on va en vacances. Cela est vraiment une joie, surtout pour mes enfants. On se sent quand même chez soi en Italie. Et puis il y a le soleil.

Qu'est ce que c'est les classes sociales? Je ne sais pas. Il y a ceux qui ont de l'argent, de l'instruction et puis il y a les ouvriers. On fait partie des ouvriers. On est bien, on a ce qu'il nous faut. Je suis contente. Ceux qui sont plus haut, ils sont rarement contents de leur sort. Je suis montée parce que j'ai plus de choses que mes parents.

Admettre que l'on se conduit en mère-poule, c'est-à-dire que les enfants sont surprotégés, c'est mettre le doigt sur ce dont on a fait l'essentiel: réussir en tant que famille. Retrouver ses racines, c'est plus réconfortant que le sentiment d'appartenir aux riches ou aux pauvres. Dire que «c'est le destin» qui préside aux déracinements ou à une existence sédentaire nous paraît une manière d'esquiver la réponse plutôt qu'un banal fatalisme. Cela ne vise pas explicitement un obstacle culturel infranchissable, encore moins une politique délibérée de la Belgique. Les variables culturelles qui, à présent, sont tenues pour essentielles au cours de tout processus d'assimilation, ont tout bonnement été reléguées à l'arrière-plan des soucis d'il y a un demi-siècle.

Mendier pour manger

Même génération, mais cette fois le sort d'une jeune mère est vu sous l'éclairage tragique de la guerre 1940-1945.

Je suis née à Venise en Italie en 1930. Nous étions neuf enfants, j'étais la deuxième, l'aînée était une fille, j'ai eu quatre frères et quatre sœurs.

Mon père était ouvrier, mais il était toujours parti. Il a fait la guerre d'Afrique, puis encore des tas de choses; il ne revenait que pour faire des enfants à ma mère. Je ne lui reproche rien, mais pour

moi, il est mon père uniquement parce que je porte son nom, c'est tout; d'ailleurs je le lui ai dit. Au début de la guerre, il a été travailler comme ouvrier en Autriche; il voulait que toute la famille aille en Autriche, mais, pour aller en Autriche, il fallait prendre tout de suite la nationalité autrichienne; ma mère et mes sœurs ne voulaient pas. Mon père a quand même fait passer trois de mes frères en Autriche pour travailler à l'usine.

J'ai été un peu à l'école mais, comme on était très pauvres, il n'était pas question qu'on y aille longtemps. Chez nous, on ne connaissait pas les fêtes, ni la Saint-Nicolas, ni la Noël. Mon père donnait peu d'argent à ma mère, de temps en temps, elle allait à la frontière et il lui passait des valises avec des vêtements pour nous. Pour avoir de quoi manger, maman nous envoyait mendier sous les portes. Oui, j'ai mendié. J'ai mendié pour un morceau de pain.

Maman voulait quand même qu'on ait un métier, elle voulait que ma sœur et moi nous soyons couturières. Moi pour les femmes, ma sœur pour les hommes. Je suis allée travailler chez une personne pour apprendre le métier. Je n'avais que douze ans. La dame avait quatre ou cinq apprenties; on n'était pas payées, mais on nous donnait à manger et on apprenait le métier. Ma sœur a dû arrêter car elle était épileptique. Ma mère m'a dit alors: «Écoute, je ne saurais pas continuer, il faut que tu travailles». On demande une bonne d'enfants à Venise. Venise était à trente kilomètres de chez moi. Je suis allée. Je gagnais 90 liras (8 FB) par mois, j'étais nourrie et logée. Mais c'était la guerre à ce moment-là; moi, j'avais douze ans et j'avais terriblement peur des bombardements; alors j'ai dit à maman: «Viens me rechercher».

Les Allemands ont envahi Venise; ils cherchaient de la main-d'œuvre, même jeune; alors j'ai été travailler pour les Allemands. Nous les jeunes, on ne savait rien de la guerre; tout ce qu'on voulait, c'était manger. Avec les Allemands, on avait du travail, un peu d'argent; en plus, ils nous donnaient du sel et de la farine. On n'était plus dans la misère.

J'ai rencontré mon mari, j'avais treize ans; je me suis mariée à dix-sept ans et demi pour ne pas aller en Autriche. Je m'amusais quand même quand j'étais jeune, j'allais danser. Je passais l'eau et, ma mère pouvait me battre, rien à faire, à partir de treize ans, j'allais danser avec mon fiancé. Je ne pensais qu'à cela. Lui, quand je l'ai connu, il avait déjà dix-huit ans. Quand j'ai fait la bêtise, j'avais seize ans; je ne savais pas ce que je faisais. Quand on est jeune, on ne pense pas à tout cela.

Après la guerre, j'étais mariée et j'ai eu la gamine tout de suite. Il faut dire que j'étais enceinte quand je me suis mariée. Puis, après, j'ai eu le gamin. Mon mari avait un fort beau métier; il était maçon, mais il ne trouvait pas de travail. Alors, comme on demandait de la

main-d'œuvre à l'étranger, il a décidé de venir en Belgique. Ses deux frères y étaient déjà et trouvaient que c'était pas mal. Il est resté six mois tout seul, puis il m'a fait venir avec les deux enfants. On est arrivé en 1951. Mon mari travaillait au charbonnage, à ce moment-là; il gagnait 190 francs par jour. C'était vraiment pas assez; il fallait que je l'aide. S'il avait gagné plus d'argent, je n'aurais pas travaillé; j'aurais gardé mon ménage et mes enfants, mais évidemment, il faut dire que comme on veut toujours plus, avec deux salaires on s'en sort mieux qu'avec un. Maintenant les femmes travaillent parce qu'elles sont poussées à acheter toujours plus.

Mes enfants étaient trop petits pour que j'aille en usine, alors j'ai travaillé comme femme d'ouvrage chez un avocat de Liège; cela me laissait du temps libre pour m'occuper de mes enfants.

À ce moment-là, on habitait Vottem dans une maison de la mine; c'était moins cher comme loyer, mais le quartier était sinistre et ma fille avait peur de rentrer toute seule de l'école, surtout qu'il fallait passer par une ruelle étroite. Alors, j'ai dit à mon mari: il faut qu'on vienne habiter à Liège. Comme cela, j'ai pu entrer à la Fabrique Nationale.

Je suis entrée à la F.N. en 1957. J'ai commencé comme femme-machine. On travaillait hommes et femmes ensemble, par équipes. Un brigadier, un régleur pour six ou sept femmes. J'ai tout de suite travaillé à plein-temps. J'aurais préféré à mi-temps, mais à la F.N., on ne peut pas travailler à mi-temps. Je suis tombée malade six ou sept mois.

En 1962, j'ai recommencé. Alors, j'ai changé de travail. Je suis allée aux pistolets. Il y a seize ans maintenant que je suis là. Je suis A4 maintenant. Si je peux prendre ma prépension dans deux ans, je la prends, croyez-moi, car une femme dans son ménage a toujours de quoi s'occuper.

Quand je ne travaillerai plus, je m'occuperai de mon ménage; une femme, si elle veut, a toujours à faire. On a des enfants, des petits-enfants, un mari à s'occuper. Mon mari a toujours fait le ménage avec moi, il est formidable. Beaucoup de femmes ne sont pas comme lui. Maintenant qu'il est pensionné, je rentre du travail et je n'ai jamais de dîner à faire, rien. Je pense que dans un ménage, si tout va bien, les maris doivent aider leur femme. Ainsi, ma fille qui est coiffeuse, elle rentre tard, c'est son mari qui fait les courses. Mon mari fait toujours les courses. Moi d'ailleurs, je ne connais même plus les prix dans les magasins; depuis un an, je n'y vais plus.

J'ai fait 7h 30 - 4h pendant deux ans. Je pars à 7h moins le quart, je rentre à 4h 20 - 4h 30. Qu'est-ce que je fais après? Je me repose. Finalement pour le ménage, je n'ai plus que le samedi et le dimanche. Si mon mari ne me donnait pas un coup de main après le

travail, je crois que je n'aurais pas résisté. À l'usine, il y en a qui font tout, mais vous savez, faut les voir. Moi, j'ai quarante-neuf ans; elles, elles en ont 60 - 65. Il na faut pas croire qu'au travail on ne se regarde pas. Moi, on me le dit: on ne dirait pas que tu as quarante-neuf ans!

Moi, j'ai toujours gardé mon salaire et mon mari me remettait le sien. Il était tellement honnête qu'il gardait la bandelette autour des billets pour me montrer qu'il m'avait bien tout donné. Tandis que moi, mon mari ne m'a jamais demandé les bandelettes pour vérifier combien je gagnais. C'est moi qui ai toujours géré l'argent du ménage.

Le ton insouciant des derniers paragraphes s'explique si l'on compare le comportement du père à celui du mari. En corollaire, le fait de gérer seule son salaire et celui de son mari est le signe d'une émancipation si tangible qu'elle éclipse le progrès en matière d'instruction.

Le diplôme, passeport pour la liberté

Je suis née le 9 octobre 1940, en Italie. J'avais six ans et demi quand mes parents sont venus ici. Mon père était ouvrier agricole en Italie; il était pauvre, alors il a voulu émigrer. Il est venu avec un contrat de mineur, mais au bout de deux semaines de mines, il n'en pouvait plus; il voulait retourner en Italie. Il a trouvé alors une place d'ouvrier aux Hauts-Fourneaux de Cockerill. Mes parents n'avaient pas fait d'études; mon père ne sait toujours pas lire et ma mère avait fait deux ou trois années de primaires.

Nous étions sept dans la famille, quatre filles et trois garçons. Je suis la cinquième. J'ai fait une année de primaire en Italie et puis le reste à Grâce-Berleur. Quand j'ai eu terminé mes primaires, j'ai fait trois années d'école technique à Liège, à l'école des Tailleurs, section couture pour hommes. Je n'ai pas pu achever mes études parce que j'avais déjà seize ans et qu'à cet âge-là mes parents voulaient me marier. Les filles ne rapportent pas assez dans une famille; c'est une bouche à nourrir, à habiller. Alors on essaye de les marier au plus vite. On me présentait des hommes même plus âgés. J'ai cherché un travail pour échapper au mariage et je suis entrée comme servante dans une famille juive. J'y suis restée sept ans. J'ai été exploitée chez ces gens-là, mais, tout ce que je sais, c'est chez eux que je l'ai appris.

Mes sœurs ont été à la même enseigne que moi. Mes sœurs aînées se sont mariées à dix-sept ans et demi. Seuls mes deux

derniers frères ont pu faire des études. L'un a suivi des cours du soir; il est devenu technicien; le plus jeune est ingénieur technicien.

C'est moi qui gère l'argent du ménage. C'est moi qui fais tous les paiements. Je n'ai jamais fait d'enveloppes. Je fais des chèques dans les magasins. C'est toujours moi qui ai eu l'argent du ménage, mon mari m'a toujours remis son salaire. Il faut que la femme ait son argent, c'est absolument nécessaire. C'est pour cela qu'elle doit travailler à mi-temps seulement. Je voudrais que mes enfants fassent ce qu'ils veulent, tout, du moment qu'ils soient heureux.

Je voudrais que ma fille fasse des études plus que mon fils parce que les femmes sont trop écrasées dans la vie et que moi, je souffre de ne pas avoir fait des études. Une femme se défend mieux avec des études, c'est un bon bagage pour elle. Cela m'est égal qu'elle se marie. Le mariage, ce n'est pas seulement se caser: si elle veut se marier, elle se mariera; si elle veut vivre en concubinage, c'est son affaire.

Ce dernier témoignage, le plus bref, a la brutalité des ruptures. C'est qu'il dénonce crûment l'engrenage qui happe les filles: ordre de gagner de l'argent et si, à peine nubiles, elles ne rapportent pas assez, les faire décamper en les mariant. Ici, la cadette échappe de justesse. Elle finit par être salariée, ce qui lui vaut de gérer l'argent du ménage, premier pas vers l'indépendance. Mais déjà elle reporte ses ambitions sur ses enfants et souhaite... l'inégalité: les études sont plus nécessaires aux filles, «parce que les femmes sont trop écrasées dans la vie»!

La balance devrait pencher à l'avenir de l'autre côté. Même si ce n'est pas dit, ce retournement on le doit uniquement à l'émigration. Espoir en un monde moins cruel? Reniement de traditions sociales millénaires? Laissons les moralistes en décider. Contentons-nous d'un constat: l'argent en général et le salaire en particulier, instaurent une nouvelle hiérarchie des valeurs. Assimilation et innovations culturelles ne font que suivre.

C'est ce que des enquêtes portant sur les deuxième et troisième générations d'immigrants, notamment celles de Madame M. Caneve, s'efforceront bientôt de montrer.

Étienne HÉLIN

